



Balkanologie

Revue d'études pluridisciplinaires

Vol. VII, n° 2 | 2003

Volume VII Numéro 2

La ruralité des capitales balkaniques

L'exemple de Sofia

Milena Guest



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/500>

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 127-150

ISSN : 1279-7952

Référence électronique

Milena Guest, « La ruralité des capitales balkaniques », *Balkanologie* [En ligne], Vol. VII, n° 2 | décembre 2003, mis en ligne le 19 février 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/500>

LA RURALITÉ DES CAPITALES BALKANIQUES. L'EXEMPLE DE SOFIA

Milena Guest*

Il y a cette ville qui échappe dans un entre-deux complexe, d'Orient stéréotypé et d'Occident qui ne l'est pas moins, de richesse et de pauvreté extrême, de ruralité tant dans le paysage que dans les gestes et dans les voix, de temps arrêté/répété et d'un temps qui va très vite.¹

Les notions d'urbanité et de ruralité semblent aujourd'hui, et de plus en plus, appartenir « aux mondes anciens où le temps appartenait aux hommes »². Elles restent encore souvent enfermées dans une appréhension dichotomique des phénomènes géographiques, celle de l'opposition ville-campagne, urbain-rural, qui a désormais perdu une partie de sa pertinence. Mais leur portée pour la compréhension de multiples processus dans le sud et le sud-est de l'Europe demeure centrale. Tel est le cas notamment des capitales balkaniques où des mélanges subtils, parfois contrastés, de modes de vie, d'habitudes et de formes urbaines se rencontrent et coexistent jusqu'au sein des villes. Alors que l'Europe est le continent le plus urbanisé³, les Balkans sont souvent qualifiés de régions « moins développées », « périphériques », voire peu modernes⁴, où le taux d'urba-

* Doctorante à l'ENS Lettres et Sciences Humaines / Lyon, Laboratoire Géophile, UMR Géographie-cités, milena.guest@wanadoo.fr

¹ Durandin (Catherine), *Bucarest. Mémoires et promenades*, Paris : Hesse, 2000, p. 177.

² Gruet (Stéphane), « La raison et le sens », *Poïesis Architecture. Arts, sciences et philosophie*, (6), 1997.

³ Cattani (Nadine), Pumain (Denise), Rozenblat (Céline), Saint-Julien (Thérèse), *Le Système des Villes européennes*, Paris : Anthropos, 1999.

⁴ « Le concept de modernisation désigne un ensemble de processus cumulatifs qui se renforcent les uns les autres ; il désigne la capitalisation et la mobilisation des ressources, le développement des forces productives et l'augmentation de la productivité du travail ; il désigne également la mise en place des pouvoirs politiques centralisés et la formation d'identités nationales ; il désigne encore la propagation des droits à la participation politique, des formes de vie urbaine et de l'instruction publique ; il désigne enfin la laïcisation des valeurs et des normes », in Habermas (Jürgen), *Le discours philosophique de la modernité*, Paris : Gallimard, 1988, pp. 2-3.

nisation de la population est relativement faible et la transition des économies du secteur agricole vers l'activité secondaire et tertiaire plus tardive.

Mais la ruralité dont il est question ici n'est pas celle de la modernité occidentale⁵, bien au contraire, elle est un élément constitutif essentiel pour le tissu et le mode de vie *urbain* des Balkans. La ville balkanique « n'exclut ni les basses densités d'habitat, ni l'activité agricole parfois très importante »⁶. L'exode rural plus tardif et les ruptures politiques, économiques et sociales fréquentes dans ces pays ont empêché la dissolution des liens entre les habitants des villes et leurs villages d'origine. Ils ont contribué, à long terme, à la formation d'une urbanité composite, ce que faute de mieux j'appellerai une *urbanité rurale*⁷, où ce qui relève de modes de fonctionnement de sociétés traditionnelles est un élément structurant essentiel des sociétés balkaniques contemporaines. La transition post-socialiste a favorisé dans certains de ces pays le renouvellement des liens des citadins avec la campagne. La restitution des terres agricoles, la vitalité du noyau familial et la reprise de certaines pratiques paysannes ont renforcé ces liens avec les lieux d'origine respectifs et réactivé des identités originaires des populations urbaines. Ces processus ont soulevé la question de la place que cette ruralité détient dans la constitution d'une urbanité balkanique. N'est-elle actuellement qu'en sursis, ou à la veille d'être pleinement réactivée sur un mode moderne⁸ ?

La ruralité dans laquelle la culture européenne a puisé ses moyens d'existence se voit aujourd'hui « définitivement dissimulée »⁹ en Europe Occidentale

⁵ La ruralité que Claude Raffestin qualifie de rémanences, « de ruines qui subsistent encore dans un contexte urbano-industriel et de pratiques diverses qu'on découvre à travers des cuisines régionales, des folklores plus reconstitués qu'authentiques, des dictons et des proverbes qui émaillent encore, dans le domaine de la météorologie ou de l'agrométéorologie, les représentations radiophoniques ou télévisées » (**Raffestin (Claude)**, « Les racines rurales de la culture européenne et le défi du XXI^e siècle », *Diogenes*, (166), 1994, pp. 3-20).

⁶ **Rey (Violette)**, « La croissance urbaine en Roumanie », *Annales de Géographie*, (507), 1982, p. 669.

⁷ Dans cet article nous caractérisons cette *urbanité de rurale*, en insistant sur ses origines et le maintien de certaines pratiques agricoles jusqu'au sein même des centres urbains des capitales balkaniques, pratiques qui sont qualifiées de « révolues » par les sociétés modernes ouest-européennes. La notion elle-même est empruntée à T. Paquot (**Paquot (Thierry)**, « De l'urbanité rurale », *Poïesis Architecture. Arts, sciences et philosophie*, (6), 1997) qui l'utilise dans la perspective opposée, c'est-à-dire pour décrire l'impact de l'urbanité sur les espaces ruraux contemporains. Il définit l'urbanité comme « ce savoir-vivre ensemble, que la ville, dans le meilleur des cas, a protégé, entretenu et propagé. Avec le changement de toutes les échelles, propre à la ville moderne, l'urbanité n'a pu se renouveler et épouser les profonds changements sociaux et les ajustements des valeurs et des comportements ».

⁸ Certains auteurs comme Christian Giordano entendent lier, pour l'Europe centrale et les Balkans, « ruralité » et « nationalisme » (**Giordano (Christian)**, « Ruralité et nation en Europe centrale et orientale », *Etudes rurales*, 2002). Outre le fait que ces études font un peu légèrement l'économie d'une analyse géopolitique de l'influence des puissances occidentales sur la région depuis le XIX^e siècle, elles présupposent que toute tentative d'intégrer la ruralité à la modernité traduirait une aspiration à la régression historique.

⁹ **Raffestin (Claude)**, art. cit.

contrairement à ce qu'on observe à l'est de l'Europe et plus particulièrement dans les Balkans. Les villes-capitales y jouent le rôle de relais dans l'avancement de la modernité occidentale vers les "périphéries" européennes. Les transformations actuelles qui y ont lieu font partie d'un processus global, celui du détachement progressif de l'Europe de ses racines rurales et de son orientation désormais inexorable vers « une modernité dans laquelle la civilisation rurale traditionnelle fait figure d'attardée à divers sens du mot »¹⁰. Ainsi, à la lumière d'une Europe unie, les pouvoirs politiques et les décideurs de l'"autre Europe"¹¹ s'efforcent, et le plus souvent par le biais de l'aménagement, de refouler la ruralité de leurs tissus et sociétés urbains. La modernité occidentale tend à effacer autant que possible ces signes de ruralité, mais inefficace à court terme, elle ne fait qu'accentuer les contrastes paysagers et qu'amplifier en réalité les différenciations spatiales et sociales au sein des villes.

Nous nous intéresserons dans cet article à l'influence de la « matrice villa-géographique et paysanne de la société »¹² dans la construction des réalités socio-spatiales urbaines actuelles. À l'exemple de la capitale bulgare, mis en parallèle avec des analyses de processus de recomposition urbaine dans d'autres capitales balkaniques, nous voulons non pas valider ou rejeter une hypothèse, mais apporter certains éléments concernant la question de la spécificité de l'urbanité balkanique. La ruralité en tant que composante culturelle essentielle des sociétés balkaniques urbaines se maintient encore aujourd'hui grâce aux origines rurales des populations urbaines, ainsi qu'à travers la possession d'une deuxième résidence¹³. Elle se manifeste aussi par les densités relativement faibles de la construction urbaine et par certaines pratiques agricoles qui en découlent. Quelles sont les formes et les temporalités de cette ruralité au sein des villes ? A quels lieux est-elle liée ? Comment intervient-elle actuellement dans la recomposition des espaces urbains ?

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ **Calic (Maire-Janine)**, « Européaniser "l'autre Europe" », *Le Monde diplomatique*, juillet 1999.

¹² **Von Hirschhausen (Béatrice), Zrinscak (Georgette)**, « Deux analyses concrètes des mutations dans l'Europe de l'Est : campagnes roumaines et tchèques », *L'information géographique*, (61), 1997, p.90.

¹³ Les "deuxièmes résidences" englobent les villas, lieux de villégiature, bâtis par leurs propriétaires dans le but de repos et certaines activités agricoles, et les maisons de campagnes, lieu d'habitation familiale et d'activité agricole de longue date. Les deuxièmes résidences, et plus particulièrement les maisons familiales à la campagne, ne sont pas des "résidences secondaires" nouvellement achetées par des citadins disposant d'un certain niveau de revenus dans la perspective d'un repos hebdomadaire passif ou qui ne serait accessible qu'une fois la retraite atteinte, conséquence d'une nostalgie permanente des citadins envers les valeurs d'une société et d'un temps révolus. Leur fréquentation est liée souvent au travail de la terre, pour se fournir en produits frais à la belle saison, et préparer les conserves pour l'hiver.

DU RURAL À L'URBAIN

Paysages urbains de la ruralité

Les premières choses qui frappent le voyageur en arrivant à Sofia, ce sont, au déclin du jour, dans les grands ensembles les plus déshérités de la capitale, les rangées de blocs d'habitation bien espacés les uns aux autres, à l'infini. Partout, des vitres apposées sur les rambardes des balcons. De l'intérieur, ces balcons aménagés évoquent parfois des celliers ou des serres. Des potagers s'installent au pied des blocs d'habitation, de maigres troupeaux de brebis ou de vaches y passent de temps à autre en été ; de petites chapelles orthodoxes sont construites par les habitants pour réunir la population des quartiers périphériques de manière épisodique et surtout chacun des jours de fêtes religieuses.

Dans les vieux quartiers du centre, du début du siècle, les jardins à tonnelles réunissent les voisins autour des trois tables d'une buvette logée dans une cabane à outils. Plusieurs îlots de maisons cernées d'arbres, traversés de sentiers herbeux ou de terre battue, un rangée de ruches sur un garage, des basses-cours et quelques fleurs. Les habitations des tziganes ici, au pied des tours d'habitation, longent les canaux envahis par les arbrisseaux et les ronces, faits de tôle, de briques récupérées et de planches abîmées, semés de quelques paraboles, sillonnés de ruelles improbables, de chats et de poules ; leurs chariots à pneus traversent souvent encore au galop les carrefours des axes à six voies. Toute une multitude de lieux de la ville nous permettent de retrouver cette ruralité dans les attitudes, les habits, la parole et les gestes des habitants.

Maspero résume ainsi ses impressions, lorsqu'il parle de l'Albanie :

dans les villes traversées, toujours les mêmes constructions : maisons carrées traditionnelles sur lesquelles grimpaient des vignes, faisant face ou parfois mêlées sans plan lisible à des immeubles rectangulaires en briques nues grossièrement ajustées, entourés d'espaces jonchés de détritits. Parfois, à l'orée de la ville, presque en plein champ, un marché animé, agglomérat compact de milliers de gens, ânes et voitures à la périphérie.¹⁴

Les paysages de Bucarest sont imprégnés des contrastes architecturaux, « des intrusions d'une ruralité qui s'affiche en plein centre et des quartiers désarticulés », « ville pauvre avec ses chiens errants, ses enfants des rues », les marchés : « un autre monde..., celui des vendeurs et des vendeuses, paysans vêtus de couleurs sombres », « des volailles vivantes, des légumes terreux, le miel vendu dans des pots de fortune, font croire à une intrusion du village dans la ville ».

Toutes ces traces actives des racines rurales de ces populations urbaines qui représentent la vivacité de la culture balkanique s'accroissent dans les im-

¹⁴ Maspero (François), *Balkans- Transit*, Paris : Seuil (coll. Fiction & Cie), 1997.

pressions des voyageurs par les effets de la crise post-socialiste que traverse ces pays.

Parfois, à Sofia, au cours des promenades à pied, à force de suivre des kilomètres de rails solitaires, désaffectés, des paysages variés défilent sous nos yeux : des marchés dans un désordre de taillis et d'arbres nés au hasard ; un stade où une centaine de jeunes garçons s'entraînent au foot tandis que la mauvaise herbe prend irrésistiblement possession des gradins ; des groupes de petites maisons épargnées par la modernisation socialiste, des cafés pour trois-quatre personnes au coins des rues.

Le nombre de stations-service dans la ville a doublé, sinon triplé, mais la demande de "service" se limitant la plupart du temps au plein d'essence, les propriétaires en proposent désormais d'autres aussi rentables : le lavage des tapis et leurs séchage en plein air. Une activité autrefois pratiquée à la campagne, où les portails se coloraient au printemps de rouge et d'ocre. Le régime socialiste avait assuré une certaine continuité de cette "activité" en aménageant tout exprès, aux pieds des entrées des blocs d'immeubles, des supports métalliques pour suspendre, secouer et laver les tapis familiaux. De nos jours de garagistes proposent le service pour cinq leva et il n'est pas rare de voir les tapis en été exposés le long des grands axes de communication.

Les rapports que les citadins entretiennent avec la nature sont visibles dans la manière dont ils vivent les espaces et le temps urbains. La montagne Vitoša, toujours présente, visible depuis chaque coin de rue, est l'horizon le plus visible de Sofia avec les collines de Lozenec et Lulin planina. Les grands parcs de la ville, malgré la dégradation de certains équipements et la disparition des massifs de fleurs (si ordonnés sous la période socialiste...) gardent encore de leur attractivité et de leur calme contrastant avec la frénésie des transports.

Et les chiens, enfin, les chiens errants, qui surgissent de nulle part et qui sont partout dans les paysages sofiotes. Les habitants de la ville les craignent parfois, mais leurs apportent à manger ou même leur bricolent des abris. Ils sont les compagnons inséparables des vendeurs des marchés. Sous la chaleur estivale, les vendeurs de pastèques et de melons, souvent venus en famille, prennent possession des carrefours, entourés des quelques tonnes de leur récolte qu'ils espèrent vendre rapidement dans la capitale. Leurs tentes montées aux milieux des fruits et légumes restent souvent plantées jusqu'à la fin de la saison. L'hiver, au coin des marchés ils sont remplacés par les vendeurs de lait « fraîchement trait » qui descendent des villages proches pour vendre quelques litres et s'approvisionner en autres vivres.

En contraste avec cette urbanité rurale, et en continuité avec les empreintes urbanistiques de la période socialiste, la modernité occidentale procède à la mise en place des nouvelles logiques d'organisation et de gestion territoriale. Les quartiers du sud de la capitale au pied de Vitoša, qui ont attiré le plus de

convoitises durant la décennie de la transition, ainsi que les quartiers de Lozenec et Slatina où la construction fut longtemps limitée par la réglementation socialiste, sont marqués par un boom dans la construction de nouveaux immeubles après le changement de régime politique. Cela a provoqué une détérioration des conditions de vie à court terme surtout dans les quartiers de Simeonovo et Dragalevtzi qui étaient mal desservis par le transport public, peu aménagés, mal assainis et où les densités de construction ont doublé.

Dans le centre-ville les maisons du début du siècle cèdent progressivement la place à des bureaux, des magasins de marques, des banques et des hôtels. Les îlots d'anciens villages intégrés au tissu urbain et restés longtemps conservés font place, sous la pression foncière croissante, à des immeubles "de standing". Les maisons basses rassemblées autour de petites cours et leurs jardins transformés partiellement en potagers sont les derniers témoins silencieux de cette ruralité. Longtemps en retrait dans la ville, ces maisons frappent aujourd'hui par leur simplicité et leur résistance aux stéréotypes de la modernité.

Croissance démographique et étalement urbain des capitales balkaniques au cours du XX^e siècle

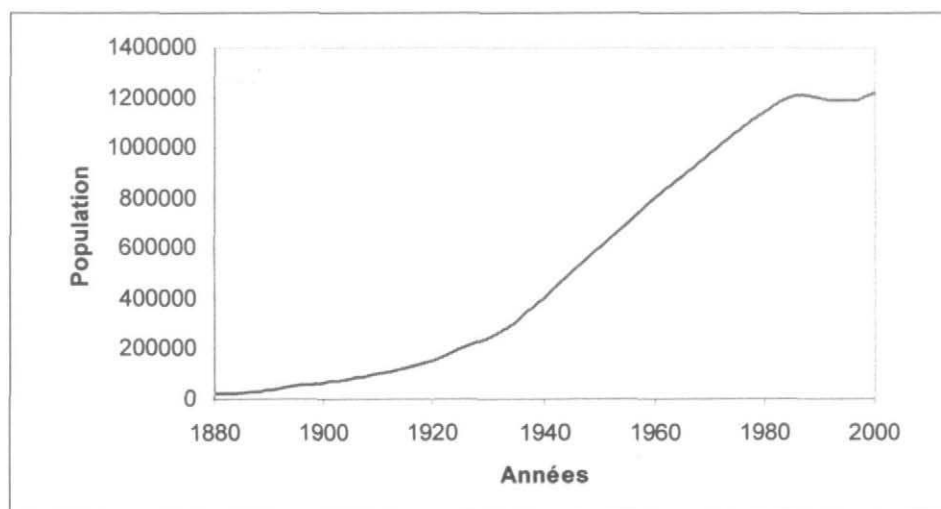
La ruralité¹⁵ des grandes villes balkaniques s'est constituée progressivement à la fois par des migrations massives des populations rurales et par une extension spatiale accélérée, qui n'est souvent qu'administrative, de la ville sur des terres agricoles, dans une période de temps relativement courte. Les populations urbaines issues d'un exode rural plus tardif par rapport à celui qui a affecté les centres urbains d'Europe Occidentale ont su maintenir un rapport continu à leurs campagnes en dépit des multiples conflits politiques, crises économiques et de tensions sociales extrêmes.

Après la Libération en 1879, la population de Sofia était selon certaines sources de 11 657 habitants, avec une densité de 4 104 hab./ km², selon d'autres de 18 000 habitants (ce qui représente un peu moins de la moitié de la population athénienne en 1860). Les données recueillies lors du premier recensement de la population sofiote montrent qu'en 1880 celle-ci atteignait 20 000 habitants et qu'à la fin de cette même année, quand fut proposé le premier plan d'aménagement du territoire de la ville, sa superficie se limitait à 2,84 km², dont seulement 75 % étaient construits. Avec l'Union de la Principauté de Bulgarie

¹⁵ Thierry Paquot se questionne sur les racines du mot "ruralité" ainsi que ses désignations en français. Le mot *ruralité* dérive du latin *rus*, qui s'oppose à *urbs* (la ville) et s'apparente à "rusticité", "rustique", qui est lourd de grossièreté et de gaucherie, ce qui reste fort péjoratif. À une telle interprétation il oppose la lecture de Jean Giono selon lequel « le paysan c'est celui qui demeure vrai ». Au départ le mot *ruralité* signifiait « l'ignorance campagnarde » avant d'être, plus tardivement et d'une manière générale, associé à « la vie dans les campagnes » (Paquot (Thierry), art. cit.).

et de la province de Roumélie en 1885, Sofia est devenue la capitale de la Bulgarie et les flux migratoires en sa direction ont crû de manière décisive et continue. Sa superficie a presque doublé, ainsi que la densité de sa population, pour arriver au début du XX^e siècle à 9 km².

Graphique 1 : Croissance de la population de Sofia



Source : Statističeski godišnik (Annuaire statistique), Institut National Statistique, 1956-2001, Sofia. Statističeski sbornik Sofia grad (Recueil statistique de la Ville de Sofia), Institut National Statistique, 1996, Sofia.

Après la Première Guerre mondiale la construction sur terrains libres s'était intensifiée ce qui a amené à la diminution de la densité de la population jusqu'aux années 1930. Les guerres balkaniques (1912-1913) ont provoqué des migrations encore plus importantes des populations rurales vers Sofia. La croissance des ces grandes villes balkaniques fut rapide et mal maîtrisée, souvent sur des terrains hors régulation à la périphérie des villes. Les densités de construction et de peuplement croissent le plus rapidement dans la partie ouest de la ville. Dans les cours de maisons, les propriétaires construisent souvent une ou deux maisonnettes qu'ils louent à des réfugiés. Les impacts sur Sofia furent considérables, et son expansion fut très chaotique. Selon Svetlin Kiradžiev, de 1910 à 1934, la proportion de Sofiotes « de souche » diminue de 5,2 % (et de 24,1 % entre 1880 et 1934) dans la population totale de la capitale, au profit des réfugiés d'origine essentiellement rurale et des migrants bulgares venus de villages situés pour la plupart dans la région de Sofia¹⁶. Durant

¹⁶ Kiradžiev (Svetlin), *Sofia kakvato e bila 1878-1943* (Sofia, telle qu'elle était 1878-1943), Sofia : Svjat, 2001.

toute la période 1900-1934 un territoire trois fois supérieur à celui de la ville initiale fut affecté par l'arrivée des migrants. Sur ce territoire se sont concentrés la moitié des migrants d'origine rurale en Bulgarie, soit 220 000 personnes. Cet étalement de la ville fut accentué par l'"addition" à la capitale de cinquante-trois nouvelles localités, dont les liens avec le centre urbain restèrent longtemps très peu développés. Cette croissance rapide et non-maîtrisée a suscité une Loi de construction spécifique pour Sofia. Des dispositifs variés furent mis en place pour maîtriser l'urbanisation spontanée. Les terrains sur lesquels s'étaient installées ces populations rurales ont fini par être régularisés. Leurs habitants, après de nombreuses tentatives d'expulsion, furent progressivement intégrés à la ville.

Sur le plan architectural, la maison typique avec jardin et vigne au-dessus de la porte d'entrée dans le centre-ville commence progressivement à céder la place dans les années 1930 aux logements coopératifs qui gagnèrent en nombre d'étages. Au contraire, les maisons de la périphérie restèrent basses, souvent accompagnées de bâtiments à usage rural, et de basses-cours. Elles sont essentiellement bâties sur des parcelles de petite taille hors régulation, avec beaucoup de rues, lesquelles atteignent parfois jusqu'à 15 % de la superficie totale des quartiers. Les paysans des villages voisins distribuaient encore le lait à cette époque à dos de mules, le nombre de charrettes et de chiens errants diminuait lentement.

Pourtant depuis 1945, et malgré les destructions importantes dans la ville pendant la Deuxième Guerre mondiale, la capitale se distinguait déjà dans le système urbain par son poids industriel, politique et administratif (elle rassemble 31 % de la population urbaine du pays). Sa croissance démographique est plus importante entre 1954 et 1970 où la population est passée de 740 000 à 983 000 habitants en dépit des mesures prises pour réguler la croissance de la population. Les paysages de la capitale ont subi des modifications profondes. Des rangées de "blocs d'habitation" furent construits sur des terrains agricoles pour loger la nouvelle main d'œuvre. Dans les parties centrales, à Sofia (comme par exemple à Bucarest en Roumanie), de vastes ensembles de bâtiments officiels avaient été imposés à la place des quartiers anciens pour symboliser la modernité socialiste, au prix de graves blessures dans le tissu urbain et de lieux détruits à jamais (notamment l'ancien quartier commercial de la ville).

Une multitude de belles maisons d'un étage ou deux, de pierre et de bois, furent remplacées à Sofia par des immeubles "staliniens" ; l'ancien quartier commercial de la ville, populaire et très animé, fut détruit. Les densités de construction de l'entre-deux-guerres qui étaient très basses et accentuaient l'aspect rural de la ville, ont considérablement augmenté. Si les maisons furent remplacées par des immeubles de plusieurs étages, si le type et la densité des constructions furent bouleversés pour approcher l'idéal égalitaire de la société

socialiste moderne, la trame des rues, les espaces publics et les services de proximité restaient souvent les mêmes, invitant à conserver des pratiques rurales. Ainsi malgré la promotion socialiste de formes architecturales typiquement urbaines, leur peuplement au cours des décennies par des populations rurales entretient, malgré les efforts de « systématisation des territoires »¹⁷, une certaine continuité des pratiques rurales d'avant-guerre.

D'autres capitales balkaniques ont été aussi témoins de processus similaires. Faut-il rappeler l'augmentation de la population bucarestoise de 325 000 personnes entre 1948 et 1963, et ses conséquences pour les paysages de la ville ? Et malgré cela, Catherine Durandin décrit le Bucarest des années 60 comme une ville-capitale « étrangement provinciale » d'un pays en plein essor industriel, où « une identité paysanne lourde et fatiguée » persiste et dont « l'appartenance sociale antérieure se traduit dans la démarche, le port de tête, le choix de couleurs plus vives et étudiées, les maisons soignées, la langue »¹⁸.

En Grèce, les années 1950 furent marquées par le début de l'exode rural qui allait se poursuivre et augmenter considérablement la population d'Athènes. Des jardins privés, très caractéristiques de la capitale grecque jusqu'aux années 1950, furent détruits progressivement sans même être remplacés ne serait-ce que partiellement par des jardins publics. Les densités des constructions ont été multipliées, une grande partie des infrastructures de base (écoles, crèches, etc.) ont souffert de surpeuplement. Cette reconstruction de la ville pendant les années 50 et 60, analysée par Georges Prévélakis, est qualifiée d'adaptation progressive aux « modèles culturels occidentaux les plus médiocres »¹⁹.

À partir des années 1970 le poids démographique de la capitale bulgare dans la population totale du pays reste relativement stable. Jusqu'en 1990 la population sofiote continue de s'accroître mais de manière moins importante par rapport à la période précédente. Cette fois-ci la croissance démographique de la ville se produit en grande partie suite à la création en 1983 de "la grande commune de Sofia" dont les limites administratives dépassent largement les limites de la continuité du bâti de la ville. Les villages voisins changèrent de statut pour devenir administrativement des quartiers de la capitale sans pour autant subir de transformations importantes dans leurs tissus ni même dans

¹⁷ **Emsellem (Karine)**, *Les petites villes dans le système de peuplement de la Roumanie*, Université Paris I : thèse de doctorat (sous la dir. de V. Rey), 2000.

¹⁸ **Durandin (Catherine)**, *op. cit.*

¹⁹ **Prévélakis (Georges)**, *Athènes. Urbanisme, culture et politique*, Paris : L'Harmattan, 2000.

leur niveau d'équipement. À la ville se sont adjoints aussi des nombreux espaces "libres"²⁰ du fait de l'expansion inhomogène de Sofia sur les campagnes voisines.

Selon les données du dernier recensement en 2001, la population du pays est inférieure à 8 millions d'habitants et se rapproche par son nombre de celle de 1962, mais la tendance démographique était à l'époque en progression stable. La population de la capitale en 1992 a accusé aussi une légère diminution de 27 000 personnes puis est restée stable jusqu'en 1996. Une diminution de 20 000 personnes est de nouveau attestée en 2000²¹. Pourtant les variations de sa population se révèlent moins importantes face à celles du pays qui, en l'espace de douze ans, a perdu plus d'un million d'habitants.

La croissance démographique de Sofia évoquée en parallèle avec certaines périodes de croissance urbaine d'autres capitales balkaniques souligne la similarité dans les processus et les rythmes à l'œuvre dans la constitution des populations et des espaces urbains balkaniques au cours du XX^e siècle. Dans les villes balkaniques actuellement « presque chaque citoyen est paysan ou fils de paysan »²² et cela a permis le maintien des liens entre la ville et le village vivants en dépit des modifications profondes survenues dans les structures spatiales et sociales, urbaines et rurales de ces pays.

HABITATION RURALE : UN SECOND SOUFFLE

« Les Balkans restent caractérisés par une forte ruralité, et surtout par un attachement profond au village natal. »²³ Cet attachement, conjugué à la remarquable flexibilité des réseaux familiaux se voit transporté au sein même des villes. Il permet à leurs habitants de supporter le poids énorme et la durée de chaque période de crise politique, économique et sociale, mais représente avant tout pour eux un élément essentiel de leur identité.

²⁰ Cette désignation utilisée essentiellement par les urbanistes bulgares est souvent remplacée par les habitants par celle de *polé* (c'est-à-dire "la plaine"). Ces espaces, essentiellement dans la périphérie urbaine, sont à l'origine des terrains agricoles nationalisés qui furent rattachés à la ville durant la période socialiste en vue de mieux contrôler son extension spatiale. Le terme de terrains "libres" se rapproche de la notion de "terrains vagues" en France, mais accentue plus sur le fait que ces terrains furent jusqu'à présent en grande partie peu utilisés pour le développement de certaines fonctions de la ville.

²¹ Le territoire de Sofia dans ces limites administratives, est de 1 380 km², dont 17,8% sont occupés par des différentes formes de peuplement, 36,9% représentent des terres agricoles et 33,8% des forêts. Le nombre de sa population est de 1 190 000 habitants regroupés dans 4 villes et 34 villages.

²² Rendal (G.), *Meč i maslineno klonče*, Sofia, 1988, livre 8.

²³ Dérens (Jean-Arnault), *Balkans : la crise*, Paris : Gallimard, 2000.

La ruralité des capitales balkaniques a évolué et se manifestait différemment en fonction des contextes politiques, économiques et sociaux des ces pays. En Grèce, la conservation de la propriété a joué un rôle clef dans la persistance de la ruralité, ainsi que l'exercice du droit de vote sur le lieu de naissance, les liens au sein de la famille l'ont maintenue active²⁴. En ce qui concerne la Roumanie²⁵, le village natal n'a jamais perdu son importance en tant que lieu de ressourcement familial et cet ancrage paysan est actuellement, dans le discours politique sur la reconstruction du pays largement mis en valeur. En Bulgarie, la propriété d'une deuxième résidence a joué un rôle crucial dans le maintien de rapports étroits des citoyens avec la campagne.

Les régimes socialistes en Bulgarie, comme en Roumanie, ont introduit des composantes spécifiques dans la ruralité de leurs villes par la mise en place des « systèmes de peuplement »²⁶. Le rapport à la nature que les populations urbaines entretenaient et celui à la communauté villageoise, que le régime socialiste a longtemps maintenu en état latent (déplacements fréquents des jeunes générations pour le ramassage de la récolte, échanges permanents avec les communautés rurales, séjours saisonniers, pénuries alimentaires), sont réactivés aujourd'hui par la restitution des terres à leurs anciens propriétaires. Ainsi les liens des habitants de la ville avec la campagne n'ont-ils jamais cessé d'exister. Ils étaient centralisés et entretenus par les politiques socialistes d'« intégration sociale et économique du village et de la ville »²⁷ dans le souci majeur de l'équilibrage territorial. Mais lors du passage vers le modèle de l'économie du marché, à l'heure de l'application des politiques néo-libérales, cette ruralité

²⁴ Les travaux de Burgel (**Burgel (Guy)**, *Croissance urbaine et développement capitaliste, le « miracle » athénien*, Paris : CNRS 1981 ; « Athènes : une métropole contemporaine exemplaire ? », *CEMOTI*, (24), 1997 ; *La Grèce face au troisième millénaire. Territoire, économie, société, 40 ans de mutations*, Athènes : Université Pandion, 2001), Kayser (**Kayser (Bernard)**, *Géographie humaine de la Grèce*, Athènes : EKKE, 1968 ; **Kayser (Bernard)**, **Péchoux (Pierre-Yves)**, **Sivignon (Michel)**, *Exode Rural et Attraction Urbaine en Grèce*, Athènes : EKKE, 1971), Maloutas (**Maloutas (Thomas)**, « Ségrégation urbaine et relations familiales dans les villes grecques : Athènes et Volos », *Sociétés Contemporaines*, (22-23), 1995), Maratou-Alipranti et Hadjiyanni (**Maratou-Alipranti (Laura)**, **Hadjiyanni (Andromachi)**, « Relations familiales et sociabilité en milieu urbain : le cas du Pirée », *Nature, Sciences, Société*, (10), 2001), Prévelakis (**Prévelakis (Georges)**, *Les Balkans, cultures et géopolitique*, Paris : Nathan, 1994 ; éd., *The Networks of Diasporas*, Nicosia : KYKEM, 1996 ; « The Hellenic Diaspora and the Greek State : a Spatial Approach », *Geopolitics*, 2000) se penchent plus précisément sur ces questions.

²⁵ Voir les travaux de Violette Rey (**Rey (Violette)**, **Brunet (Roger)**, eds., *Europes orientales, Russie, Asie centrale*, Paris : Belin, 1996, **Rey (Violette)**, et al., *Atlas de la Roumanie*, Montpellier : CNRS-GDR Libergeo, 2000) et Béatrice Von Hirschhausen (**Von Hirschhausen (Béatrice)**, *Les nouvelles campagnes roumaines, Paradoxes d'un « retour » paysan*, Paris : Belin, 1997 ; **Von Hirschhausen (Béatrice)**, **Zrinscak (Georgette)**, art. cit.).

²⁶ « Organisme social unifié, avec ses localités unies par un ensemble d'activités de production, de services, et un système de transports adaptés. Le système de peuplement se veut cellule territoriale de base où se réalise l'essentiel du cycle de la reproduction sociale », définition de J.-P. Volle (**Volle (Jean-Paul)**, *Bulgarie : les Systèmes de peuplement*, Montpellier : GIP Reclus, 1986).

²⁷ **Nikiforov (Lubomir)**, *Socialno-ekonomicheskaia integraciia goroda i sela* (L'intégration socio-économique de la ville et de la campagne), Moskva : Hauka, 1988.

se manifeste de manière encore plus nette, renforcée par l'aggravation de la situation économique et l'alternance politique devenue de règle en Bulgarie²⁸.

Les populations urbaines renouent aujourd'hui avec cette ruralité sur un mode à la fois traditionnel et moderne. À cela s'ajoute l'évolution de l'importance du secteur agricole dans l'économie de ces pays²⁹. Ces phénomènes de « retour »³⁰ portent en eux un certain potentiel d'émergence de solidarités collectives, qui est souvent sous-estimé par les pouvoirs politiques en place. Ils engendrent une manière particulière d'habiter en ville, mais aussi d'habiter la ville.

Impacts de la « matrice villageoise et paysanne de la société »³¹ bulgare sur les espaces urbains et certaines pratiques urbaines

Les populations rurales sont fixées en ville par la possibilité d'avoir un travail et celle de s'approprier leurs logements. L'accès massif à la propriété sur une durée de vingt ans proposé par la politique du logement socialiste en Bulgarie à travers des mécanismes égalitaristes fut essentiel pour la mise en place de communautés de voisinage stables et d'une grande mixité sociale durant la période socialiste. L'État-Parti procède à la nationalisation des terrains bâtis et non-bâtis à Sofia de manière systématique, après quoi sa politique se focalise sur la substitution du bâti de faible densité de construction à des immeubles de plusieurs étages. Là, où la nationalisation n'est pas à l'œuvre interviennent des instruments normatifs qui augmentent la densité de la population par mètre carré de la surface habitable. Ainsi des populations d'origine rurale, des populations d'autres villes bulgares et de Sofia cohabitent ensemble. La mobilité résidentielle très faible et les traditions du *komsiluk*³² très sou-

²⁸ **Guest (Milena)**, « Les incertitudes de la transition en Bulgarie », *Les Annales de la recherche urbaine*, (92), 2002.

²⁹ Dans la dernière décennie de transition, tandis qu'on assistait à la chute des emplois industriels, l'agriculture a connu une plus ou moins forte croissance par rapport à la structure totale des actifs de la Bulgarie et surtout de la Roumanie. Les actifs agricoles représentent 37 % de la population active en Roumanie en 1997, 26 % de la population active en Bulgarie. Une augmentation est enregistrée en Roumanie et en Bulgarie, mais tandis que dans le premier cas elle est de 10 % depuis le changement du régime politique, dans le deuxième elle est de 3,8%. Ce déplacement de populations urbaines plus ou moins important vers les secteur agricole selon les pays n'est pas synonyme de hausse de la production agricole. Bien au contraire, cette agriculture privée est qualifiée par Karine Emsellem d'« essentiellement vivrière et individuelle » (**Emsellem (Karine)**, *op. cit.*).

³⁰ **Von Hirschhausen (Béatrice)**, *op. cit.*

³¹ **Von Hirschhausen (Béatrice)**, **Zrinscak (Georgette)**, art. cit.).

³² Le *komsiluk* est « une institution civilisationnelle sur laquelle on peut s'appuyer dans les moments de crise et de faiblesse, et avec laquelle on peut se réjouir dans les moments de prospérité et d'insouciance ». Citation du journaliste Alija Piric dans l'hebdomadaire sarajévien *Ljiljan* (juin 1994) in **Bougarel (Xavier)**, *Bosnie. Anatomie d'un conflit*, Paris : La Découverte, 1996. Xavier Bougarel insiste sur le fait que la *komsiluk* se constitue « dans un espace de proximité et de quotidienneté dont l'État est absent », mais que le caractère stable et pacifique des relations quotidiennes dans le *komsiluk* « passe par un « chacun chez soi, chacun à sa place », dont le garant reste malgré tout, en dernière instance, l'État ».

tenues dans les sociétés rurales servent de fondement pour la formation des noyaux d'"autogestion" de ces sociétés mixtes au niveau micro-local (un bloc d'habitation ou souvent une entrée d'immeuble). Ces communautés de bonne entente et d'entraide sont transformées par la suite en structures officielles. Mobilisées par les collectivités locales de la période socialiste pour assurer l'entretien des immeubles et des terrains les jouxtant, elles sont administrées par des Conseils d'immeuble en tête desquels un "gestionnaire" d'immeuble (ou d'entrée d'immeuble) a la responsabilité d'enregistrer les arrivées de nouveaux et les départs d'anciens habitants, et de représenter la "communauté" devant les institutions administratives d'arrondissements.

Ces structures sociales, fondées à la base par le komsiluk, mais instrumentalisées par le pouvoir socialiste, continuent de fonctionner pendant les dix premières années de la transition. Mais aujourd'hui le but dans lequel elles furent légitimées, à savoir l'"autocontrôle" de la société au niveau des cellules d'habitation élémentaires, est désormais dépassé. Leurs fonctions administratives furent supprimées et leur fonctionnement actuel, même s'il persiste encore, est remis en cause par l'augmentation du coût d'entretien des parties communes des immeubles et l'appauvrissement général de leurs habitants. Selon les pouvoirs locaux l'efficacité des ces structures dans le contexte de la transition post-socialiste est minime, à long terme douteuse, avec un potentiel d'engendrer des dynamiques endogènes très incertain.

L'urbain rentre dans l'espace "vécu" des populations rurales à travers les pratiques induites par les modes de vie urbains. Les conséquences sont visibles immédiatement dans l'espace domestique qui enregistre facilement la "mise à niveau" du vécu quotidien des migrants par rapport à celui de leurs voisins et du cadre urbain.

Le salon est constitué en tant qu'espace de représentation, destiné à la réception des invités, l'image de l'urbain, le plus souvent par contraste avec les autres pièces. Il est souvent surchargé de meubles et d'objets malgré l'effort de "netteté" rendu manifeste par la place bien précise attribuée à chaque chose. Des photos ou des cartes postales reçues de l'étranger y sont souvent exposées. Les autres pièces ont l'air un peu plus délaissées. On y met des meubles un peu plus "vieux" (en moins bon état) et des objets plus personnels. La cuisine reste le centre de la vie familiale et le lieu de la maison où le café est partagé avec les voisins ou les amis proches, autour de la table.

Le froid hivernal qui s'installe pendant des mois dans la plaine de Sofia ralentit les mouvements et nourrit les angoisses des habitants. Les préparatifs pour "passer l'hiver" sont longs et commencent dès le début de l'été. La fabrication des conserves permet non seulement de "survivre", mais aussi de manger "quelque chose de bon". La nourriture, elle, est peu européanisée, contrairement aux modes vestimentaires, elle reste en dehors de la sphère d'influence des modes de vie urbains et même s'y oppose. La survie au jour le jour n'est

rien d'autre que la négation de toute modernité en faveur de modes de productions traditionnels.

Les conserves et les paniers des tomates, les oignons tressés et les colliers des piments sont entreposés sur les balcons. Ces mêmes balcons sont dans la plupart des cas fermés par des vitres, mais aussi de plus en plus souvent par des fenêtres et des murs en briques pour augmenter la superficie des appartements. Plus rarement, ils font l'objet d'aménagements plus "modernes", où les cuisines sont transformées en salles à manger et les balcons sur lesquels elles donnent en cuisines équipées ou en mini-bars. Les appartements du rez-de-chaussée sont parfois directement reliés au niveau de la rue par des escaliers, en général métalliques, installés par les habitants eux-mêmes. On peut voir parfois de gens qui y élèvent des lapins ou d'autres animaux domestiques. De cette manière ces espaces domestiques privés qui se veulent urbains, gardent de la ruralité par leur inaccomplissement, qui, souvent, à force d'être caché, n'en apparaît qu'avec plus de force.

Les espaces de la ville, autant privés que publics, sont marqués par une marginalité économique qu'on perçoit autant par la nature des activités qui y sont liées que par leur emplacement jusqu'au centre de la capitale : l'explosion des petits métiers urbains faiblement organisés qui sont davantage des métiers d'autosubsistance, des micro-plantations au pied des immeubles, les commerces de rue et les petits artisanats sur les trottoirs. Les habitants bricolent, récupèrent, échangent et cultivent, des activités liées à un travail qui n'est ni garant, ni répartiteur du prestige social.

La deuxième résidence : un prolongement de la résidence en ville

Les politiques mises en œuvre pendant la période socialiste ont assuré une certaine continuité des rapports des citoyens avec la campagne dans le but de revitaliser les villages désertés et d'alléger les problèmes de logement dans la ville. Le repeuplement de certaines zones par décret en Bulgarie sur un modèle proche de celui de "datchas" russes, fut entrepris par l'État-Parti dans la perspective d'une meilleure maîtrise territoriale. Du point de vue des habitants cela constituait un moyen de renouer avec les pratiques paysannes, et leur permettait d'obtenir même de manière précaire le rôle d'acteurs économiques avec une certaine marge d'investissement par l'acquisition d'une deuxième résidence.

Les deuxièmes résidences sont un phénomène très développé en Bulgarie (comparable selon Vassil Marinov³³ par son ampleur déjà en 1985 à celui de

³³ **Marinov (Vassil)**, «Vtorite žilišta v Bǎlgaria » (Les deuxièmes résidences en Bulgarie), *Annuaire de l'Université de Sofia*, Sofia, 2 (80), 1986 ; « Vlijanie na vtorite žilišta za razvitiето i teritorialnata organizatzia na otdiha i turizma (na primera na Sofia) » (Impact des deuxièmes résidences sur le développement et l'organisation territoriale du tourisme – à l'exemple de Sofia), *Annuaire de l'Université de Sofia*, 2 (85), 1994.

l'Autriche, et même de la France, et supérieur à celui de la Yougoslavie). À Sofia, un ménage sur deux possède une deuxième résidence ou peut y avoir accès. Selon les statistiques officielles plus de 25 % des deuxièmes résidences en Bulgarie (90 000 maisons) sont la propriété de Sofiotes, dont plus de la moitié est concentrée au pied de Vitoša et dans la vallée de l'Iskar. Le développement du phénomène sur le territoire de l'*oblast* Sofia fut tellement rapide qu'au début des années 70 des restrictions dans la construction de nouvelles villas furent appliquées³⁴.

Les principales activités des propriétaires d'une deuxième résidence et, de manière encore plus prononcée, des propriétaires d'une maison familiale à la campagne, étaient vers la moitié des années 1980 et continuent d'être aujourd'hui, le travail de la terre et le partage des conversations et de fêtes des communautés villageoises. Malgré le fait que les fréquentations des villas ou des maisons de campagnes se sont espacées après le changement du régime politique, les durées de séjours des Sofiotes montrent une augmentation³⁵.

Comment la propriété d'une deuxième résidence intervient-elle dans les comportements citadins et les pratiques de la ville ? La majorité des propriétaires d'une deuxième résidence (68 %) sont nés à la campagne ou dans une autre ville du pays contre 66 % de personnes nées à Sofia pour ceux qui ne sont pas propriétaires d'une seconde résidence. Les liens que les propriétaires d'une deuxième résidence entretenaient avec leurs lieux de naissance se sont renforcés après le changement du régime politique, notamment avec la restitution des terres qui les concernait plus particulièrement.

À la question « quel est le lieu que vous habitez ? » la plupart des propriétaires d'une deuxième résidence nomment leur quartier à Sofia contrairement à ceux qui ne possèdent pas de deuxième résidence, qui eux se réfèrent à la ville de Sofia. Les attaches au quartier habité des propriétaires d'une deuxième résidence se sont créées avec leur territorialisation durant la période socialiste. Les logements auxquels ils accédaient furent construits rapidement et même s'ils disposaient d'un certain confort, demandaient souvent d'importants tra-

³⁴ La loi sur la propriété des citoyens et les réglementations qui en découlent favorisent le principe de construction de villas dans les petits villages de montagne et ceux éloignés des villes (décret du Conseil ministériel n°12 de 1971), interdisent leur construction dans 85 villes, grandes stations touristiques, réserves naturelles, parcs nationaux et 140 villages balnéaires (décret du Conseil ministériel n°66 de 1977). Avec ces mêmes décrets, la construction des villas par la population sofiote a été réglementée strictement, l'utilisation des terres arables pour ces fins était interdite sur le territoire de l'*okrag* Sofia, la construction des villas était dirigée entre 1975 et 1985 vers les *okrags* de Pernik et Blagoevgrad et élargie vers ceux de Kjustendil, Pazardžik, Vraca et Mihajlovgrad. La construction au pied de Vitoša était interdite.

³⁵ Les résultats présentés sont issus d'une enquête auprès d'habitants de la capitale qui a été menée par l'auteur de cet article pendant l'année 1999-2000, et qui porte sur la manière dont les Sofiotes habitent leur ville et les modifications survenues dans leur habitation durant la première décennie de transition post-socialiste.

vaux de finition de la part de leurs futurs occupants, travaux qui dureraient souvent jusqu'à un an. L'acquisition d'un logement en ville (pour laquelle une vingtaines d'années d'attente étaient nécessaire) représentait pour eux un deuxième ancrage, souvent synonyme de la constitution d'un foyer. Ce logement est le lieu où la famille est mise à l'abri des intempéries et des changements conjoncturels. La deuxième résidence est le lieu d'habitation des parents ou des grands-parents qui se succèdent génération après génération.

Depuis leur arrivée dans la ville les propriétaires d'une deuxième résidence ont changé plus souvent leur résidence principale que les non-propriétaires.

Document 1 : Mobilité résidentielle des Sofiotes selon la propriété d'une deuxième résidence

Nombre de changement de résidence principale à Sofia	Part des propriétaires d'au moins une deuxième résidence (%)	Part des non-propriétaires d'une deuxième résidence (%)
Pas de changements	30,8	28,2
Une fois	33,3	57,7
Deux fois	12,6	2,8
Trois fois et plus	23,2	11,3
Total (230 enquêtés)	100 % (159)	100% (71)

Mais leur mobilité résidentielle après le changement du régime politique est plus réduite que celle des non-propriétaires. Le changement de résidence de la part de ces derniers est accompagné dans la plupart des cas d'un changement du quartier habité après la période socialiste.

Parmi les lieux à « vouloir-habiter »³⁶ les propriétaires d'une deuxième résidence sont plus départagés entre la province et la capitale que les non-propriétaires qui eux préfèrent habiter la capitale. L'envie d'habiter à l'étranger est presque aussi importante chez les uns que chez les autres, mais dans les réponses données à cette question ouverte, l'étranger est perçu différemment par les deux groupes.

³⁶ Le vouloir-habiter est « la possibilité de choisir son espace local de référence ». Lévy (Jacques), *L'Espace légitime*, Paris : PNFNSP, 1994, pp. 233-258.

Document 2 : Lieux que les Sofiotes désirent habiter selon la propriété d'une deuxième résidence

Lieu à vouloir-habiter	Propriétaires d'au moins une deuxième résidence (%)	Non-propriétaires d'une deuxième résidence (%)
Sofia	58,5	76,1
En province (hors des grandes villes)	13,8	0
A l'étranger	27,7	23,9
Total (230 enquêtés)	100 % (159)	100% (71)

Les propriétaires d'une deuxième maison perçoivent l'étranger de manière plus globale, tandis que pour les non-propriétaires la vision de l'étranger est bien plus précise, car ils nomment le plus souvent une grande métropole européenne.

Cet attachement ou ce détachement des lieux habités réels et voulus se concrétisent dans les comportements électoraux de ces deux groupes de sofio-tes aux élections communales. Une plus grande activité électorale est manifeste pour les non-propriétaires. Le choix du maire de Sofia est pour eux une action civique de grande importance car il s'agit bel et bien de l'avenir de leur ville, la ville où ils sont nés, où ils ont grandi et où ils veulent en généralement continuer à vivre. Il n'en est pas de même pour les propriétaires d'une deuxième résidence qui, quoique attachés à leur ville, s'identifient plus au quartier qu'ils habitent. Or, à cette échelle territoriale l'action de la municipalité n'est pas toujours bien visible et les concerne peu de manière directe. La possession d'une villa ou/et d'une maison familiale à la campagne introduit aussi un biaisement dans leur comportement électoral, même si le droit de vote ne peut être exercé que sur le lieu de la résidence principale.

Document 3 : Comportement électoral des Sofiotes selon la propriété d'une deuxième résidence

	Part des propriétaires d'au moins une deuxième résidence (%)	Part des non-propriétaires d'une deuxième résidence (%)
Qui votent aux élections communales	76,1	91,6
Qui ne votent pas aux élections communales	23,9	8,4
Total (230 enquêtés)	100 % (159)	100% (71)

La vision même du contenu des actions municipales en termes d'aménagement des espaces de quartiers qu'ils habitent se différencie. Les propriétaires d'une deuxième résidence donnent la priorité à l'aménagement des espa-

ces verts et des terrains de jeux pour les enfants, tandis que pour les non-propriétaires il arrive en troisième place après l'amélioration de la propreté dans leurs quartiers et l'entretien des immeubles.

Dans la pratique des lieux publics (parcs, églises, bibliothèques, marchés, bazars) ou semi-publics et privés³⁷ (cinémas et théâtres, salles de sports, cafés, restaurants, grandes surfaces) de Sofia les propriétaires d'une deuxième résidence et les non-propriétaires se différencient au niveau de ces fréquentations, et ce de manière significative. Cette différence n'est pas tant dans le type des lieux fréquentés que dans le genre de gens en compagnie de qui ces lieux sont fréquentés ou dans la fréquence de passage dans ces lieux. Tandis que les propriétaires d'une deuxième résidence choisissent globalement pour leurs sorties les voisins du quartier où ils habitent ou la famille, les non-propriétaires partagent leurs sorties avec des amis de toute la ville ou des collègues et dans une moindre mesure (pour certaines activités, comme aller au café) aussi avec les voisins.

Les propriétaires d'une deuxième résidence se rendaient plus souvent à l'église que les non-propriétaires pendant la période socialiste et ce malgré les interdits et la concentration des églises essentiellement dans le centre-ville de Sofia. Aujourd'hui les non-propriétaires se rendent aussi bien qu'eux à l'église. La religiosité des Sofiotes et sa manifestation ont considérablement augmenté après le changement du régime politique et la levée des interdits de fréquentation des lieux de culte. La crise économique dans le pays, qui a aggravé la situation sociale des gens, y a aussi contribué.

Document 4 : Fréquentation des églises par les Sofiotes pendant la période socialiste selon la propriété d'une deuxième résidence

Périodicité dans la fréquentation des lieux publics de la capitale pendant le socialisme : les églises	Propriétaires d'au moins une deuxième résidence (%)	Non-propriétaires d'une deuxième résidence (%)
1 fois/ semaine	2,6	2,9
1-2 fois/ mois	17,5	2,9
1-2 fois/ 3 mois	29,2	11,6
1-2 fois/ an	10,4	27,5
Plus rarement	40,3	55,1
Total (230 enquêtés)	100 % (159)	100 % (71)

³⁷ Cynthia Ghorra-Gobin dresse la définition suivante : « Est public tout espace auquel les gens peuvent accéder sans contrôle et circuler librement, sans avoir à payer les droits. Est privé un espace dont l'accès est limité et peut être soumis à la perception de taxes ». Le terme d'espace « semi- public » désigne tout espace à utilisation publique, mais où « le jeu de relations sociales entre individus ne se déroule pas indépendamment de la position sociale occupée par chacun d'entre eux » (**Ghorra-Gobin (Cynthia), Réinventer le sens de la ville : Les espaces publics à l'heure globale**, Paris : L'Harmattan, 2001).

Ce regain de religiosité se manifeste aussi par la construction de nombreuses églises et chapelles à Sofia dans les cinq dernières années de la transition post-socialiste, après concertation avec les pouvoirs locaux (les Conseils d'arrondissements) et en grande partie grâce au financement par les habitants des quartiers concernés.

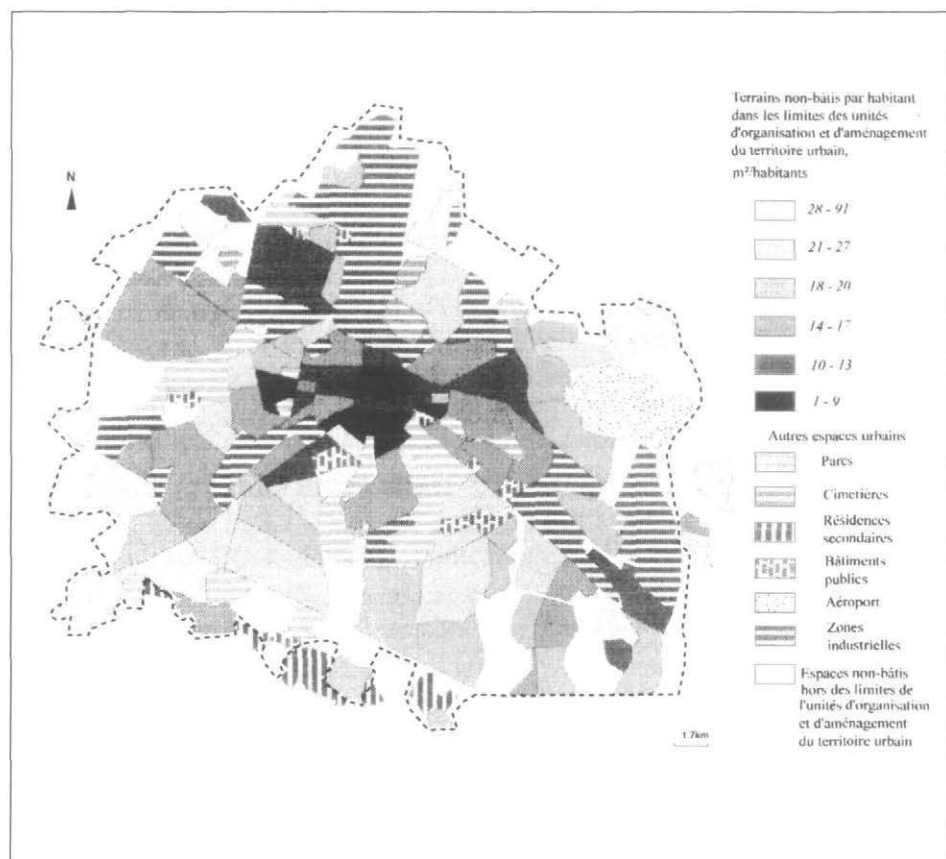
La deuxième résidence s'intègre parfaitement dans les stratégies résidentielles mises en place par les habitants de la ville. C'est de cette manière qu'elle intervient directement sur les structures spatiales et sociales urbaines liées à l'habitation. Mais elle est vue comme une véritable alternative de mode de vie urbain seulement par 14 % des propriétaires d'une deuxième résidence. Son impact sur les pratiques des lieux de la ville est considérable et révélateur de l'urbanité rurale de Sofia. La deuxième résidence est un élément indispensable à l'habitation urbaine, qui est complémentaire en termes de pratiques sociales et représente en termes spatiaux un prolongement de la résidence en ville.

SOFIA EN MAL DE MODERNITÉ

Les espaces urbains « libres » au sein de la ville

Les espaces inoccupés par la ville, non-bâti et non-aménagés, mais enclavés en elle, jouent un rôle important en tant qu'espaces ouvrant des perspectives d'action individuelle ou commune des habitants. Ce sont en majorité d'anciens espaces ruraux hérités de la période pré-socialiste et nationalisés par l'Etat-Parti dans le but d'assurer des réserves foncières pour une croissance urbaine éventuelle et de limiter en même temps l'étalement de la ville par l'extension du bâti des villes et villages avoisinants. Gardés dans leur état naturel, comme pâturages, ils sont aujourd'hui en partie occupés de complexes d'habitations, datant essentiellement des années 80, sans pour autant bénéficier d'aménagements.

Figure 1 : Terrains non-bâtis à Sofia, 1999



Source : Centre national d'aménagement du territoire et de la politique du logement.

Territoires inachevés³⁸, ils occupent à Sofia de manière plus continue les périphéries de la ville, et dans une bien moindre mesure le centre-ville. De la même façon à Bucarest une grande superficie leur est encore accordée dans la partie centrale de la ville, et à la périphérie, « c'est-à-dire tout de suite »³⁹, ils sont longtemps restés des marqueurs du passage de la ville aux campagnes voisines. La crise économique, suite au changement de régime politique, a amplifié leur proportion dans les paysages urbains balkaniques. Ainsi vinrent s'ajouter à eux de vastes zones industrielles en activité pendant la période socialiste, désaffectées aujourd'hui. Ces espaces, une fois perdue leur valeur d'usage,

³⁸ Guest (Milena), « Les grands ensembles inachevés dans les espaces urbains bulgares », *Colloque « Grands ensembles à l'épreuve du comparatisme »*, (Lyon : ENS Lettres et sciences humaines), 2001.

³⁹ Maspero (François), *op. cit.*, p. 60.

et considérés par les pouvoirs publics comme sans aucune utilité sociale, sont devenus gênants pour des ville-capitales qui se veulent "modernes".

Le statut de ces espaces "libres", mal défini pendant la première décennie de la transition à Sofia, commence à se préciser avec le nouveau plan d'organisation et d'aménagement de la capitale. Longtemps oubliés, sans perspective économique, ils représentent aujourd'hui une importante source de financement pour les communes. Ils font de plus en plus l'objet de ventes par les collectivités territoriales, qui se veulent les seules garantes de l'intérêt public, et leur nombre et leur étendue, très importants au moment du changement de régime politique et économique, diminue rapidement. Même les jardins publics, des morceaux de parcs, qui disposent pourtant d'un statut juridique particulier, cèdent la place à des cafés, bars, boutiques, suite à la multiplication des permis de construction délivrés par la Municipalité de Sofia et par les arrondissements. Les protestations de la population contre ce "remplissage des trous" organisé à la hâte par les pouvoirs locaux restent souvent sans conséquences.

Les habitants des quartiers voisins se sont pendant de longues années appropriés les "terrains vagues" dans la périphérie urbaine. Différentes activités s'y mêlaient : promenades, lectures, jeux d'enfants, tziganes venant faucher les hautes herbes à la fin de l'automne pour nourrir leurs chevaux, bergers menant leurs troupeaux, les enfants y tracent en hiver d'innombrables pistes de luge. Pour d'autres, ces étendues herbeuses restaient dépourvues de sens. De nos jours elles sont de plus en plus souvent achetées par des sociétés étrangères qui les aménagent soit sous la forme d'entrepôts et de hangars, soit très rarement comme bureaux. De plus en plus bétonnés actuellement, ces espaces "libres" transforment progressivement les grands ensembles socialistes en véritables "zones".

Ainsi la structure mosaïque de la ville est-elle remise en question. Le feu vert déjà donné à de nombreux petits projets sans aucune cohérence d'ensemble a détruit en grande partie les derniers espaces épargnés par la conquête soviétique. Essentielle pour l'équilibre morphologique urbain, comme pour la diminution de la pollution de l'air et des nuisances sonores, cette diversité paysagère et fonctionnelle se meurt aujourd'hui, étouffée par les enjeux fonciers qui, en fin de compte, passent avant tout.

Centres-villes d'une urbanité exemplaire

La ruralité des capitales balkaniques est mise en péril par la modernité occidentale (elle le fut déjà par la modernité socialiste), « une modernité dans laquelle la civilisation rurale traditionnelle fait figure d'attardée à divers sens du mot »⁴⁰. Au sommet des hiérarchies urbaines nationales, les capitales

⁴⁰ Raffestin (Claude), art. cit.

balkaniques ne sont que des « capitales de troisième rang »⁴¹ dans la hiérarchie des plus grandes villes européennes. Une série de plans d'aménagement de leurs centres-villes est actuellement mise en œuvre dans le but d'atténuer ces écarts en termes de niveau d'aménagement territorial et de niveau de vie. Pour cela un réajustement mutuel des espaces pré-socialistes, socialistes et post-socialistes est proposé par les pouvoirs locaux et les institutions européennes. Les projets d'organisation et d'aménagement territorial montés, une fois aboutis, sont censés « envisager un futur » et « donner envie de vivre »⁴² à la population locale. Ainsi du projet du nouveau centre-ville à Sofia, du « grand axe vert » à Sarajevo, du centre-ville de Bucarest ... un *rattrapage* de la modernité.

Le nouveau *credo* des urbanistes pour la ville-capitale est donc formulé de la manière suivante :

en dix ans Sofia a changé de mentalité, et ses habitants et visiteurs se sont habitués à chercher partout la qualité, depuis les services dans les magasins jusqu'à l'état de la chaussée, de la régularité du transport public jusqu'à la propreté des moyens de transport. Cela a changé aussi notre culture de citoyens/citoyennes, en stimulant la prise de conscience que la ville est un organisme énorme doté d'un développement autonome, qui ne peut toujours être influencé par nos envies et humeurs subjectives.⁴³

Ce *credo* laisse évidemment peu de possibilités de participation des habitants pour faire évoluer leurs propres milieux habités. L'apprentissage du nouvel ordre, « plus démocratique », n'accorde désormais plus guère de rôle aux habitants, que celui que le système socialiste leur avait déjà attribués, celui de simples usagers de la ville.

À partir des années 1990 une nouvelle conception de la capitale bulgare s'impose avec le défi de l'intégration européenne. En ce qui concerne le centre-ville de Sofia, elle lui donne un nouveau visage qui va assurer une continuité monumentale entre l'architecture soviétique du centre administratif et les complexes d'habitation de la proche périphérie. L'ouverture d'une large voie de circulation à travers les parties centrales de la ville en direction de l'ouest, parallèlement à la ligne du métro, a exposé de manière directe aux regards des visiteurs cette ruralité jusqu'au présent cachée. La nécessité de reconstruire la partie ancienne de la ville fut ainsi considérée comme démontrée. Les 19 projets mis en concours ont en commun certaines décisions fonctionnelles : le maintien du « noyau central » divisé en deux parties par le nouvel axe, une uti-

⁴¹ **Vandermotten (Christian)**, éd., *Villes d'Europe. Cartographie comparative*, Bulletin du Crédit communal, 53 (207-208), 1999.

⁴² **Cindric (Boris), Serdarevic (Muhammed), Duriau (Jean)**, « Après la guerre, la reconstruction comme opportunité », *Les Annales de la recherche urbaine*, (91), 2001.

⁴³ **Borisov (Rumen)**, « Virtoualna Sofia » (Sofia virtuelle), *Sofiska obština*, (2) [dossier : Grad v polite na Vitoša (Ville au pied de Vitoša)], 2001, pp. 24-26.

lisation optimale des espaces souterrains, l'exposition des restes archéologiques, la démolition des habitations et leur remplacement par des bureaux et des hôtels, et celui des écoles par des surfaces commerciales, des centres culturels et des bâtiments publics, la construction de bâtiments religieux, et sur le plan architectural, la « structuration d'un espace infini par un système de portes [arches] ». Ainsi, la ville qui il y a dix ans était « une ville socialiste grise, acquiert un éclat européen »⁴⁴.

Mais c'est également de cette manière que les disparités en termes d'équipements se voient amplifiées et mènent à l'accentuation des phénomènes de ségrégation spatiale. À Sarajevo une plate-forme urbaine est pensée en tant qu'élément réunificateur. Elle consiste essentiellement dans l'aménagement d'un « espace vert », qui sera « le pendant contemporain de l'axe public structurant la ville ottomane et la ville austro-hongroise ». À l'est de la voie ferrée un quartier résidentiel et un centre des loisirs. Une zone de densification du parc immobilier en contact avec l'axe est prévue. Mais pour le projet d'European les subventions sont faibles, elles ont concerné seulement 260 maisons. « On s'éloigne de plus en plus de l'idée de construction d'un centre secondaire de la ville et on s'approche de plus en plus de l'expansion d'une zone urbaine abandonnée et semi-rurale. »⁴⁵

La bataille contre la ruralité trouve une autre illustration dans l'exemple de Bucarest. Le concours international d'architecture "Bucarest 2000" pour le réaménagement du centre-ville, ouvert en septembre 1996, se propose de créer « une cohérence d'ensemble » et de « valoriser le patrimoine architectural » de la ville. Le projet retenu parmi les 235 équipes participantes préconise l'aménagement des axes du centre-ville et la construction sur les flancs de la Maison du peuple de gratte-ciels qui « atténueront sa monstruosité sans la dissimuler »⁴⁶.

« Au-delà de [ces] projections imaginaires, qui amènent, selon l'orientation politique, à survaloriser ou à stigmatiser la ruralité »⁴⁷, les habitants des villes balkaniques ont conservé des liens forts avec leurs villages. La course des capitales balkaniques à la "modernité" crée de nouvelles polarités au sein des tissus urbains. Plusieurs espaces-temps se côtoient et les écarts sont vécus différemment par leurs habitants. Ces capitales des Balkans, de « second et troisième rang »⁴⁸, qui se veulent aujourd'hui des métropoles européennes, portent en elles des contradictions profondes et de réels potentiels de désagrégation spatiale et sociale.

⁴⁴ *Ibid.*, p.25.

⁴⁵ Cindric (Boris), Serdarevic (Muhammed), Duriau (Jean), art. cit.

⁴⁶ Emsellem (Karine), *op. cit.*

⁴⁷ Dérens (Jean-Arnault), *op. cit.*

⁴⁸ Vandermotten (Christian), ed., *op. cit.*

CONCLUSION

La spécificité du monde rural, qui selon Bernard Kayser⁴⁹ est due à trois rapports particuliers que les habitants entretiennent avec leur milieu : un rapport avec un environnement physique, un rapport différent de l'individu à la société locale et un intérêt de la plupart des habitants pour la localité dans laquelle ils habitent, est encore présente dans les villes balkaniques. Et même si cette ruralité est de plus en plus menacée de disparaître, elle reste présente jusqu'au sommet même des hiérarchies urbaines nationales. Cette ruralité se manifeste au sein des espaces urbains dans certains modes de leur aménagement et de leur utilisation par les habitants de la ville ainsi que dans leurs pratiques et les gestes quotidiens. Une alliance entre fidélité aux modes d'habiter traditionnels, et une capacité d'adaptation aux solutions contemporaines s'est constituée et continue d'évoluer encore aujourd'hui, caractéristique, en Europe, de l'urbanité balkanique.

D'une certaine manière, l'exode rural et l'urbanisation de la société n'ont donc conduit, ni à la rupture véritable du lien villageois, ni à une dissolution de la « maisonnée » paysanne. Ils l'ont profondément transformée sans véritablement remettre en cause ses fonctions économiques et sociales traditionnelles ; ils ont suscité l'invention d'une « maisonnée mixte diffuse »⁵⁰, non plus concentrée sous un même toit, mais éclatée entre ses membres dispersés sur l'ensemble du territoire national, partagés entre le village d'origine et les villes d'émigration.⁵¹

Dans la ville balkanique, même à l'échelle des capitales, il y a du « rural », et c'est en grande partie en cela que consiste l'urbanité balkanique. Sa prise en compte dans l'aménagement des espaces est essentielle sur le chemin de la modernité. L'aménagement urbain exclusivement occidental procède au refoulement de cet urbanité originale et génère un développement urbain à plusieurs vitesses qui, tant qu'il durera, sera à l'origine de structures urbaines fragiles et instables.

⁴⁹ Voir **Kayser (Bernard)**, « Les campagnes sont bien vivantes », *Poïesis Architecture. Arts, sciences et philosophie*, (6), 1997.

⁵⁰ **Mihăilescu (V.), Nicolău (V.), Gheorghiu (M.)**, « Bloc 311. Résidence et sociabilité dans un immeuble d'appartements sociaux à Bucarest », *Ethnologie Française*, 25 (3), 1995.

⁵¹ **Von Hirschhausen (Béatrice)**, *op. cit.*